

CHAPITRE ONZIÈME.

PLANCHE ONZIÈME. — MADELEINE ET LA JUSSIENNE.

151. Les deux lancettes réunies dans plusieurs de nos planches ne sont point toujours rapprochées l'une de l'autre dans la cathédrale de Bourges. Mais, pour nous écarter le moins possible de l'ordre qui leur a été assigné par la pensée des artistes anciens, nous avons presque constamment eu soin d'associer deux à deux celles qui se font face réciproquement dans une même chapelle, ou celles qui, dans deux chapelles voisines, occupent la place du fond. Ici, prises dans une même chapelle, elles présentent en regard la vie des deux *bienheureuses pécheresses* (comme parle le moyen âge) qui offrent les plus illustres exemples de la pénitence après une vie de honteux plaisirs.

ARTICLE PREMIER.

SAINTE MADELEINE, SAINTE MARTHE ET SAINT LAZARE DE BÉTHANIE.

Les mutilations qu'a subies ce vitrail ne paraissent pas l'avoir entamé au vif. Si je ne me trompe, nos verriers avaient puisé la légende (1) de sainte Madeleine presque uniquement dans l'Évangile, et n'y avaient même pas rassemblé tous les traits de son histoire que les évangélistes nous ont transmis. S'il entrait dans nos vues d'exposer et de discuter un projet de *restitution*, nous pourrions nous aider d'une verrière contemporaine, à Saint-Jean de Lyon (2), qui ne donne pas lieu de croire que le peintre de Bourges ait poussé son travail fort au delà de ce que nous possédons actuellement. Car, malgré les brèches de notre sujet, il nous reste encore plus de scènes qu'il n'en faudrait pour remplir les deux médaillons brisés aujourd'hui dans l'œuvre de l'artiste lyonnais. Supposons à Bourges un panneau de plus (à trois compartiments), consacré aux signatures (3), et il est probable que nous approcherons beaucoup de l'ancienne réalité.

A ces injures du temps, qui ne semblent pas mériter de grandes plaintes, s'est ajoutée dans notre reproduction une autre mésaventure que voici, et qui, heureusement, peut être réparée sans peine par la pensée. Une première copie des panneaux retracés isolément ayant été livrée au lithographe avec des numéros qui devaient servir à en rétablir la série sur la pierre dans l'ordre du modèle, il les a disposés de haut en bas, contrairement à la marche du vitrail; et son travail s'est trouvé trop avancé quand on a remarqué cette erreur. Il faudrait donc, pour une exactitude entière, supposer un

(1) Le mot légende, avec les diverses acceptions qu'il a reçues, risque de donner lieu à des malentendus qu'il serait bon de pouvoir éviter. Tel auteur l'emploiera dans son sens primitif, pour désigner l'analyse autorisée (quoique non pas précisément garantie) d'une vie de saint; tel autre, en adoptant cette expression, prétendra indiquer un récit où l'imagination et l'histoire se mêlent avec une complaisance mutuelle, pour former un tout passablement équivoque; un autre, enfin, n'y verra qu'une simple composition poétique, etc. Cependant, il faut convenir que cette confusion même ne laisse pas de prêter à des réflexions utiles. Les vies des saints destinées jadis à la lecture, même à la lecture liturgique (et c'est là le véritable sens primitif de la *legenda*), ayant été singulièrement dépréciées par une sévérité plus ou moins légitime, il en est résulté assez généralement une défaveur qui a rejailli jusque sur les documents hagiographiques les plus graves et les mieux constatés. Pour une foule d'esprits confiants en eux-mêmes, le nom de *légende* répond d'avance à toute preuve historique, et constitue préalablement une fin de non-recevoir contre les faits merveilleux. Car avoir prononcé ce mot si commode à l'homme morose ou léger, c'est pour les uns avoir mis hors de

cause un conte puéril enfanté par une crédulité presque imbécile (si ce n'est pas un fanatisme de mauvaise foi); et pour les autres, c'est avoir relégué parmi les curiosités poétiques le monument naïf d'un passe-temps populaire.

En confondant ainsi sans discernement (je pourrais bien dire sans bonne foi), sans nulle véritable appréciation de cette *critique* dont on parle fort à son aise, tout ce que l'on est décidé d'avance à ne pas admettre; on fait bien voir que la cause de la légende, même de la légende poétique, n'est pas du tout jugée. Puisque les *actes* des saints ont été souvent écartés, et leur valeur historique dépréciée à l'aide de ce mot de légende, il est permis de conclure que la légende tient de fort près à l'histoire, et qu'il faut traiter la première avec ménagement si l'on met quelque prix à ne pas entamer l'autre.

(2) *Étude VIII*, lancette 1. A Chartres, la verrière de Sainte-Madeleine embrasse une plus grande durée, et ne se renferme pas dans les faits garantis par l'Évangile.

(3) A Chartres, il semble que ce soit des porteurs d'eau qui aient donné cette verrière; mais, d'une église à l'autre, nous trouvons bien des fois les mêmes sujets et des donateurs différents.

ordre inverse à celui de la planche lithographique; en sorte que la résurrection de Lazare occupât le sommet de la verrière, au lieu d'être au pied comme on le voit ici. Tout le reste devra être censé subir un déplacement qui complète cette évolution générale.

152. Il est clair que l'auteur de nos peintures n'a pas subtilisé, à la manière de quelques critiques des derniers siècles, sur le personnage que nous représentent les divers panneaux de ce vitrail. Pour lui la pécheresse, la sœur de Lazare, etc., ne sont qu'une seule et même Marie, reparaisant en diverses circonstances et en divers lieux dans le récit des quatre évangélistes; sans qu'il soit nécessaire de la décomposer en plusieurs individualités distinctes(1). En suivant tout simplement le parti qu'il adopte, nous expliquerons sans peine, à l'aide de l'Évangile, tous les faits qu'il déploie à nos yeux.

Le premier panneau, malgré l'absence du nimbe qui manque ailleurs encore, me paraît représenter la *canonisation*, pour ainsi parler, que prononce le Verbe lui-même en proclamant la sainteté de Madeleine. Soit que cette scène ait été choisie comme une glorieuse introduction à l'histoire de cette illustre pénitente, soit que primitivement peut-être elle ait été placée à la suite du banquet dont elle est un appendice naturel, je ne saurais dire à quelles peintures ont dû être consacrés les deux médaillons défoncés aujourd'hui. Mais il se peut que le plus grand (celui du milieu) ait montré Notre-Seigneur se tournant vers Madeleine assise sur le trône, et annonçant de quels honneurs serait récompensée dans l'avenir celle dont la sainte prodigalité excitait d'amères censures(2). Cette partie répondrait aux murmures des disciples, tandis que l'autre serait relative au scandale pharisaïque de l'hôte de Naïm(3); et ce serait, comme je viens de le dire, le complément total du double tableau qui occupe actuellement la seconde ligne. Réunissons ces deux rangs pour montrer leur étroite connexion d'une manière plus sensible.

A Naïm, la pécheresse publique vient arroser de ses larmes les pieds du Sauveur, tandis qu'il est à la table du Pharisien(4). C'est, je crois, ce que l'on a prétendu retracer dans la partie du panneau qui est à la gauche du spectateur. Ici déjà le Fils de Dieu s'adresse au Pharisien qui se scandalisait en son cœur, et lui montre qu'il sait fort bien non-seulement ce que signale la rumeur publique, mais ce qui se passe même au fond des âmes. Du reste l'entretien, qui n'est ici qu'indiqué, se reconnaît bien mieux au côté droit du panneau supérieur(5). Je pense que la double tablette placée dans la main de Jésus-Christ fait allusion à ce double compte qui sert de fondement à la parabole(6): « Deux « débiteurs reçoivent la remise de leur dette; l'un d'eux devait 500 deniers, et l'autre 50 seulement. « Lequel des deux aimera davantage son créancier? ... Or, à celle-ci il a été remis de nombreux péchés, « mais elle a aimé beaucoup, etc. »

A Béthanie, plus d'un an après la circonstance que nous venons de rappeler, quelque chose de semblable se passe dans une autre occasion toute pareille. Mais cette fois le récit fait mention beaucoup plus expressément d'un vase de parfums, et ce sont les disciples qui se formalisent(7). C'est ce qui me détermine à placer le repas de Béthanie à droite du second panneau. La Madeleine porte un petit bassin(8); et Notre-Seigneur s'adresse à des personnages nimbés, qui doivent être les apôtres. Puis,

(1) Bien des critiques modernes ont partagé entre trois femmes les divers traits accumulés ici sur sainte Madeleine. Ils ont admis une Marie de Magdala (*Magdalene*), délivrée de sept démons par Jésus-Christ (Marc. XVI, 9. — Luc. VIII); une autre Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare (Matth. XXVI, 6, 7. — Marc. XIV, 3. — Joann. XII, 1—3; XI); et enfin une pécheresse de Naïm, dont le nom serait inconnu (Luc. VII, 37, sqq.). Cette savante distinction fut inaugurée dans la leçon française du *Dies iræ*, où l'on changea le vers

« Qui Mariam absolvisti »,

en cet autre :

« Peccatricem absolvisti »,

sans doute pour éviter le danger de confondre la pécheresse soi-disant anonyme avec Marie de Béthanie ou avec Marie-Madeleine. Mais l'auteur du *Dies iræ* n'eût rien compris à ces finesses. Il parlait comme saint Grégoire le Grand (*in Evangel.*, homil. XXXIII; t. V, 36): « ... Hanc quam Lucas peccatricem mulierem, Joannes Mariam nominat, illam esse Mariam credimus de qua Marcus septem demonia ejecta esse testatur. » Cs. Homil. XXV (*Ibid.*, p. 256). — AA. SS., *Jul.*, t. V, p. 196, sqq. — Etc. Tillemont (t. II, p. 30, sv.; et 512, sv.),

dont la critique si renommée ne résiste pas toujours au plaisir de censurer les vieilles traditions sur des raisons assez minces, n'ose pas prendre parti dans la question présente. C'est une sorte de suffrage qui ne laisse pas d'avoir quelque poids.

(2) Matth. XXVI, 6—13. — Joann. XII, 1—8. — Etc.

(3) Luc. VII, 36—50.

(4) *Luc. loc. cit.* Dans ce texte, c'est surtout des larmes de la pénitente qu'il s'agit; le parfum répandu n'est indiqué que par deux mots seulement. C'est ce qui me donne lieu de penser que cette première action de sainte Madeleine est l'objet de la scène où l'on n'aperçoit point de vase entre ses mains.

(5) L'idée de ce tête-à-tête pourrait bien avoir été suggérée par les premières paroles de Notre-Seigneur: « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. » Peut-être a-t-on supposé que Jésus-Christ avait conduit son hôte à l'écart pour lui donner cette leçon sans l'humilier devant les convives.

(6) *Luc., l. cit.*, 41, sqq.

(7) *Matth., l. cit.* — Marc. XIV, 3—9. — Etc.

(8) Ce vase de parfums, sous des formes très-variées, et quelquefois bizarres, est devenu le caractère iconographique de sainte Madeleine. Il rappelait, outre le repas de Béthanie, les prépara-

à gauche du panneau supérieur, le Fils de Dieu venge la sainte des reproches de ses critiques. Il proclame la gloire et les louanges à venir qui doivent remplacer partout ce blâme chagrin; et, si l'on y songe bien, le trône exprime à merveille la prophétie du Verbe éternel : puisqu'après la Mère de Dieu il n'est peut-être point de femme qui ait été l'objet d'autant d'honneurs que Madeleine (1).

153. L'explication la plus plausible qui se présente à mon esprit pour rendre raison du troisième panneau, serait d'y voir sainte Marthe et sa servante sainte Marcelle. Plusieurs anciens interprètes de l'Écriture ont pensé que c'était ou sainte Marthe ou sainte Marcelle qui s'était écriée du milieu de la foule pressée autour de Jésus-Christ : «Heureuses les entrailles qui vous ont porté! Heureux le sein qui vous a allaité(2)!» Selon moi, le médaillon extrême à droite représenterait sainte Marthe instruisant sa servante; et cette dernière s'adresse ensuite à Notre-Seigneur. Les inscriptions ne m'occupent que médiocrement, parce qu'il est pour le moins un cas dans ce vitrail où il est impossible de s'y fier. Du reste, si mon interprétation ne satisfaisait pas tout le monde, je vais en proposer bientôt une autre que l'on pourra substituer à cette première hypothèse.

Désormais un simple coup d'œil jeté sur l'Évangile suffira pour expliquer tout le reste de la verrière. Le panneau que nous rencontrons immédiatement après celui qui vient de nous occuper, n'est que la traduction de quelques versets de saint Luc (3). Marthe reçoit le Fils de Dieu dans sa maison, et s'évertue à lui préparer un repas, tandis que Madeleine, assise aux pieds de Jésus-Christ(4), ne songe qu'à écouter les paroles du divin maître. À droite, Marthe se plaint d'être laissée seule aux soins du ménage; et la contenance calme de Jésus-Christ répondant à ces réclamations est bien d'accord avec ses paroles, qui placent la contemplation fervente fort au-dessus de l'activité inquiète (5).

Si l'on voulait ne voir qu'un seul groupe dans les deux panneaux que nous venons d'étudier, on pourrait expliquer deux médaillons de la troisième ligne par la réception empressée que sainte Marthe fait à Notre-Seigneur(6). Mais alors je n'ai plus d'interprétation satisfaisante pour la scène où deux saintes s'entretiennent. De deux ou trois suppositions que je pourrais absolument hasarder à ce sujet, il n'en est pas une qui me paraisse convaincante.

154. La seconde partie de notre verrière est consacrée à Lazare, frère de Marthe et de Marie. On y suit pas à pas la narration de saint Jean(7), comme dans les médaillons de Lyon; et la comparaison de ces deux vitraux donnerait lieu de penser que le peintre lyonnais s'est renfermé dans l'exposition des faits qui, à Bourges, forment une moitié seulement de l'ensemble. Énumérons rapidement les divers tableaux, qu'il sera facile de reconnaître en consultant le texte de l'Évangile.

Tandis que Lazare est malade, ses sœurs font avertir Jésus-Christ, qui tranquillise l'envoyé sur les résultats de cette maladie(8); cependant, Lazare succombe, et son corps est déposé dans le tombeau. —Deux jours après, Jésus-Christ quitte la Galilée pour se rendre à Béthanie, malgré les craintes que les apôtres s'efforcent de lui inspirer. Marthe vient à sa rencontre (9), tandis que Madeleine assise dans la maison est entourée de Juifs qui tâchent d'apaiser sa douleur(10). Mais aussitôt qu'on lui

tifs que fit Madeleine pour l'embaumement du corps de Jésus-Christ dans le tombeau.

(1) Si je ne m'étais imposé de passer rapidement sur les verrières à sujets historiques, j'aurais une belle tâche à tracer un aperçu du culte de sainte Madeleine dans la chrétienté, et à choisir quelques-unes des touchantes poésies que lui a consacrées le moyen âge. Je laisse ce soin à d'autres; celui qui pourrait y consacrer des études suivies n'aurait pas à s'en repentir.

(2) Cs. Cornel. v. d. st., in Luc. XI, 27. — Dionys. Carthus., in h. l. — Lyran., *ibid.* — Jacob. de Varag., *Leg. aur.*, de S. Mar. Magdal. — Etc. La principale raison d'attribuer cette exclamation à sainte Marthe ou à sa servante, paraît être que, dans ce récit de saint Luc, le chapitre précédent (Luc. X, 38—42) se termine par le séjour de Notre-Seigneur à Béthanie; mais il s'agit bien moins d'apprécier la solidité de ce motif, que de constater l'existence de cette assertion et la faveur dont elle jouissait.

(3) Luc. X, 38—42.

(4) Luc. X, 39. «... Maria... sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.» Le texte désigne trop bien le médaillon de gauche pour que je m'arrête à l'inscription, qu'il serait impossible de justifier si l'on ne lit *Maria Magdalena*, au lieu de *Maria Martha*. (*Marthæ*)? La différence des attitudes (*sedens et stetit*) que

signale saint Luc, dirigeait certainement l'artiste dans les deux scènes qui occupent chaque extrémité du panneau.

(5) Luc. X, 40—42. «Martha autem... stetit et ait: Domine, non est tibi cura quod soror mea reliquit me solam ministrare? Dic ergo illi ut me adjuvet.

«Et respondens dixit illi Dominus: Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, que non auferetur ab ea.»

(6) Luc. X, 38.

(7) Joann. XI, 1—45.

(8) Joann. XI, 1—6. «Erat autem... languens Lazarus a Bethania... Miserunt ergo sorores ejus ad eum (*Dominum*), dicentes: Domine, ecce quem amas infirmatur.

«Audiens autem Jesus dixit eis: Infirmas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. Etc.

«Ut ergo audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus.»

(9) Joann. XI, 7—27. «... Martha ergo, ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi. Etc.» Cs. v. 30.

(10) Joann., *l. cit.*, 18—20. «... Multi autem ex Judæis venerant ad Martham et Mariam ut consolarentur eas de fratre suo... Maria autem domi sedebat.» Cs. v. 31.

annoncé la présence de Jésus, elle va se jeter à ses pieds (1); et, sur sa demande, elle le conduit au tombeau de son frère. — La parole du Fils de Dieu se fait entendre dans ce sépulcre, et l'on s'empresse d'enlever les bandelettes (2) qui gênent seules désormais les mouvements de ce cadavre rendu à la vie.

155. Le peu qui reste de la verrière de Lyon est bien propre à faire regretter les scènes que nous n'avons plus. La vérité naïve des attitudes, le mouvement et la variété bien entendue des divers groupes, attachent le regard et fixent l'esprit avec un certain charme. Ce qui n'est qu'indiqué un peu sèchement dans les peintures de Bourges, est véritablement représenté dans les autres. Ces consolations que les amis de Madeleine s'empressent de lui prodiguer à l'envi, cette nouvelle que Marthe lui apporte avec une sorte de mystère, ces hommages désolés qu'elle rend à Notre-Seigneur tandis que l'œil est attiré par le sépulcre de Lazare, cette compassion que lui témoigne Jésus-Christ tout en faisant renaître quelque espérance dans son cœur, cette admiration et cette reconnaissance qui accompagnent le prodige, ce sont autant de petits sujets rendus avec bonheur, je dirai même avec habileté. La forme que revêt à Lyon la résurrection de Lazare est une réminiscence des monuments chrétiens de l'âge des catacombes. Cette petite momie, debout sous une porte, sera reconnue sur-le-champ par ceux qui ont étudié les sculptures de Rome souterraine; et il ne paraît pas douteux que le modèle en ait été emprunté par le peintre à quelque sarcophage lyonnais des premiers siècles de l'Église.

ARTICLE SECOND.

SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE.

156. Du simple nom de l'*Égyptienne*, comme s'exprime notre verrière (3), nos ancêtres avaient fait celui de *Gipecienne* (4), qui était enfin devenu *la Jussienne*, en vertu de ce pouvoir absolu qu'exercent les peuples sur tout mot admis à la grande naturalisation (5).

Au moyen d'un ralliement laborieux qui nous a fait reconnaître dans diverses parties de la cathédrale (et jusque dans des roses) plusieurs fragments dispersés de ce vitrail, nous sommes parvenus à le publier plus complet qu'il ne l'est à Bourges dans la lancette qui lui avait été assignée par le XIII^e siècle. L'encômbrement d'une partie de la baie par une maçonnerie étrangère au plan primitif, a occasionné pour quelques médaillons une triste mise en disponibilité, et les a fait destiner à combler, n'importe en quel endroit, les lacunes qui réclamaient du verre de couleur. Ainsi égarés sans nul rapport à leur destination première, ils ne se sont retrouvés que par suite de l'examen attentif qui fit passer sous nos yeux tous les panneaux de vitres que renferme la basilique de Saint-Étienne. A l'aide de cette revue générale, il est devenu possible de recomposer presque entièrement la grande page consacrée à sainte Marie l'Égyptienne par les peintres verriers. Car, sauf les donateurs, tout se retrouve presque à coup sûr, même pour les brèches du panneau incomplet.

157. La toilette recherchée de l'*Égyptienne* dans le médaillon inférieur, et son attitude qui annonce plus que de la prévenance, mettent sur la voie du sujet qui occupait probablement toute la ligne. Livrée à la dissipation, et même à une vie de débauche dans la grande ville d'Alexandrie, elle a remarqué que l'on s'embarque en foule pour un voyage où l'affluence des passagers lui fait espérer une occasion merveilleuse de faire valoir tous ses moyens de séduction (6). C'était à Jérusalem que

(1) Ibid., v. 28—34. . . . Abiit (*Martha*) et vocavit Mariam sororem suam silentio, dicens: Magister adest et vocat te.

« Illa ut audivit, surgit cito et venit ad eum. . . . Maria ergo quum venisset ubi erat Jesus, videns eum cecidit ad pedes ejus, etc. »

(2) Ibid., 38—44. . . . Tulerunt ergo lapidem. Jesus autem. . . . voce magna clamavit: Lazare, veni foras. Et statim prodit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus inistis, et facies ejus sudario erat ligata. Dixit eis Jesus: Solvite eum et sinite abire. »

(3) Je doute qu'il soit nécessaire d'avertir que dans cette planche onzième, la lancette A correspond à l'article premier, et la lancette B à l'article second. Ce sera ordinairement le partage que nous adopterons pour les planches à sujet multiple. Mais le

plus souvent, comme ici, les inscriptions de quelques scènes pourraient servir de guide.

(4) Ce mot, qui pourrait sembler bizarre, se retrouve encore dans l'anglais *gipsy*. On sait que les *Zingari*, appelés Bohémiens par le peuple, étaient considérés comme *Égyptiens* au XV^e siècle.

(5) La rue de la Jussienne à Paris conserve encore le nom de la sainte, qui avait jadis une chapelle en ce lieu.

(6) Je n'ai pas besoin d'invoquer fréquemment le témoignage des anciens auteurs. La verrière suit ponctuellement les récits qui se trouvent partout. Cf. Rutebeuf, t. II, p. 106—150. — Legend. aur. — Sophron., ap. Rosweid., *Vit. PP.*, lib. I, p. 381—392. — AA. SS., *April.*, t. I, p. 67—90; et *Append. alt.*, p. 1, xiii—xxi. Etc.